

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE.

## CHEMIN DE LA FORTUNE

PAR

HENRI CONSCIENCE.

—  
XII

LE RETOUR.

—Bah ! bah ! dit Creps. Quand il saura que tu es revenu avec plus de trois mille francs, son cœur s'attendrira. Mais ne t'étonne pas si tu ne le vois pas sur le quai, il est possible que ta lettre lui soit parvenue trop tard.

—Oui, oui, grommela Donat, j'ai encore une fois vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Anneken est peut-être déjà mariée ; mais, si cela était, je m'exilerais du pays pour jamais, pour jamais...

Le bateau à vapeur s'était rapproché de la ville, et le bavardage de Donat fut interrompu par un cri de joie de Victor, qui s'écria tout hors de lui :

—Là, là ma mère, Lucie et son oncle ! Ma chère mère !

—Et mon vieux père, répondit Creps. Ils nous voient, ils nous font signe, ils agitent leur mouchoirs, le capitaine nous crie la bienvenue à travers ses mains arrondies en porte-voix.

Les jeunes gens élevèrent leurs chapeaux dans les airs envoyèrent vers le quai un hurra retentissant. Ils étaient ivres de joie, ils se serrèrent la main, ils regardaient le ciel avec reconnaissance, et remerciaient Dieu qui avait conservé la vie et la santé à toutes les créatures chères à leurs cœurs. Qu'étaient les souffrances endurées en comparaison de ce bonheur immense qui débordait maintenant de leurs cœurs opprimés ?

Le bateau atterrit.

A peine l'abord fut-il possible, que madame Roozeman était dans les bras de son bien aimé fils, qui la pressait contre son cœur et versait d'abondantes larmes de joie.

Jean Creps embrassait son vieux père avec autant de tendresse.

Donat Kwik ne disait rien ; mais il partageait le bonheur de ses amis et se frottait les yeux pour essuyer les larmes qui obscurcissaient sa vue.

Lucie attendait en tremblant le salut de Victor. Le jeune homme lut son désir sur son doux visage ; il balbutia une excuse à l'oreille de sa mère et s'élança vers sa chère amie. Tous deux ouvrirent les bras ; mais une vive rougeur colora leur front, et ils se prirent les mains.

—Lucie, ma bonne Lucie ! s'écria le jeune homme, merci !..... Vous ne m'avez pas oublié !.....

J'ai tant souffert ! la mort s'est trouvée devant mes yeux ; mais que sont toutes les douleurs en comparaison du bonheur inexprimable de vous revoir ? O mon amie, mon cœur bat à se briser !

La jeune fille, troublée par son regard ardent, bégaya quelques mots inintelligibles ; puis, comme si elle était joyeuse de trouver un prétexte pour détourner la conversation, elle s'écria tout à coup :

Victor, Victor, où est le bon Donat ? Après Dieu, c'est à lui que nous sommes redevables de votre conservation. Oh ! que je lui témoigne ma profonde reconnaissance pour son dévouement !

Voici mon sauveur, répondit Victor.

Lucie jeta ses bras sur les épaules de Kwik et l'embrassa avec des témoignages de la plus vive reconnaissance. Le père de Victor, ainsi que le capitaine et le père de Jean Creps, le serrèrent aussi tour à tour dans leurs bras. Le jeune homme, absorbé, ne savait que dire, la tête lui tournait, et l'émotion le fit pleurer, tandis qu'il balbutiait confusément qu'il ne méritait pas ces démonstrations d'amitié et que M. Victor les avait trompés dans sa lettre ; que c'était lui, au contraire, qui l'avait secouru et protégé pendant le voyage.

Leur mince bagage fut confié à un porteur, et la joyeuse compagnie quitta le bateau à vapeur pour se rendre à la maison. On échangea encore de tendres embrassements et de chaleureux serremments de main ; tous parlaient à la fois et se livraient à de si bruyants transports de joie, que tout le monde s'arrêtait pour les voir passer.

Lorsque Kwik vit que ses amis allaient prendre une rue latérale, il serra la main de Victor, et dit :

—Maintenant, Monsieur Victor, adieu. Mon chemin est par la porte des Béguines. Dans deux ou trois jours, je viendrai vous dire si l'on m'a reçu là-bas à bras ouverts. Si je suis heureux, je viens avec Anneken. Il faut que vous la voyiez ; vous serez étonné : une jeune fille comme une rose !

—Qu'est-ce que cela signifie, Donat ? Où vas-tu ?

—Pouvez-vous le demander ? A Natten-Haesdonck.

—Non, bon Donat, venez avec nous ! dit la mère de Roozeman. Nous avons préparé un bon diner pour fêter le retour de Victor et de Jean. Vous, leur meilleur ami, vous ne pouvez pas manquer à cette joyeuse fête. Restez à coucher chez nous ; demain matin, vous pourrez partir par la malle-poste.

—Impossible, madame, répondit Kwik tristement. Je n'aurai plus un moment de repos avant de savoir au moins si elle vit encore, celle pour

qui je suis allé dans l'affreux pays de Californie.

—Anneken de Natten-Haesdonck ? Elle vit.

—Ah ! vous la connaissez, madame ?

—Certes ; depuis que j'ai reçu la première lettre de Victor, j'ai déjà été quatre fois dans la maison de son père.

—Est-elle mariée, madame ?

—Non, pas encore.

—Dieu soit loué ! s'écria Kwik. De quel poids mon cœur est soulagé !

—Elle a été malade, la bonne fille, dit Lucie ; mais maintenant elle est guérie.

—Malade, dangereusement malade ?

—Assez gravement, monsieur Donat. Elle pense toujours à vous, et elle pleure sans cesse. Son père veut absolument la marier au fils aîné du maréchal ferrant.

—Et elle a refusé par amour pour son pauvre Donat ? s'écria Kwik avec transport. Oh ! merci, la brave enfant ! Voyez, madame, vous me croirez si vous voulez, mais, s'il fallait me laisser couper les deux bras pour elle, je dirais : « Coupez tout de suite ! »

La mère de Victor hocha la tête d'un air de compassion.

—O ciel ! s'écria Donat, que signifie ce douloureux soupir madame ?

—Rien, mon ami. Le garde champêtre de Natten-Haesdonck est un homme très-entêté ; il n'est pas certain qu'il vous accueillera très-amicalement d'abord ; mais ne perdez pas courage ; on ne peut pas savoir.

Le ton dont ces paroles furent prononcées frappa Kwik d'un triste presentiment ; il devint pensif et chancelant et murmura en lui-même :

—Me voilà bien ! le fils du maréchal ! C'est un fameux gars ; son père a de l'argent. Aie ! aie ! les vers se mettent dans mon fromage. Ne fallait-il pas aller pour cela dans ce maudit pays de Californie !

Lucie lui prit le bras et tâcha de lui rendre l'espoir et la confiance.

On était arrivé à la demeure de madame Roozeman et on entra par la boutique dans une grande arrière-salle, où était servie une somptueuse table de festin.

Ils étaient à peine entrés, que la vieille servante parut avec une soupière fumante, et on prit place à table.

Madame Roozeman s'assit entre son fils et Donat ; le capitaine et sa nièce se trouvaient en face, à côté de Jean Creps et de son vieux père.

Tout en dévorant les mets succulents, on se livra à la conversation la plus animée. Cent questions furent adressées aux voyageurs sur le pays de l'or et sur leurs aventures. Ils ne cessaient de raconter et de raconter encore ; on les écoutait avec une atten-